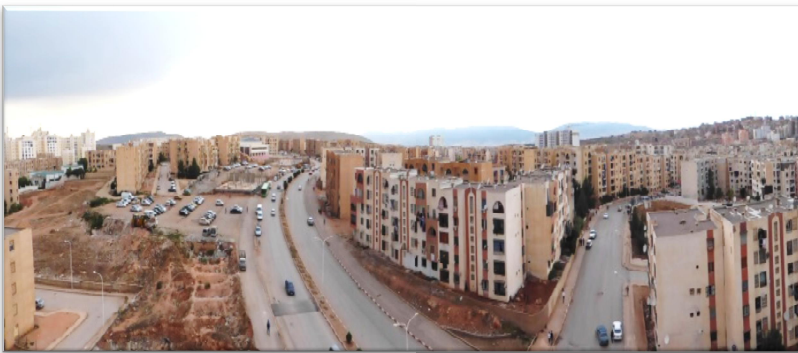


A la recherche de Boutout

Participant à un voyage organisé par la 4acg en Algérie en 2013, Stanislas Hutin n'a qu'un objectif : retrouver Boutout, l'enfant qu'il avait photographié au lendemain d'une nuit de torture, près de l'école où il remplissait la fonction d'instituteur en 1956. Voici le récit haletant de cette recherche. Stanislas s'interroge aussi sur les motivations de ce désir de retrouvailles.

A l'occasion de ce voyage, vingt et une personnes, dont certaines totalement inconnues. Dix-huit de l'association, anciens appelés et leurs compagnes ami(e)s, dont Malika Tazaïrt, organisatrice, et trois de l'association des « Pieds Noirs Progressistes »



Arrivée à Constantine, logement à l'hôtel « Hocine », tout neuf (six mois), somptueux... Mais grande déception pour moi, car nous

sommes dans la « Nouvelle Constantine », à plus de 20 km de celle que j'ai connue, l'Ancienne, si belle sur son rocher mythique. Ici, ville clinquante de sa modernité, de ses bâtiments à l'architecture standardisée, de couleur ocre, aux façades et toits constellés de paraboles TV, les biens nommées « couscoussiers »...

De ma chambre je contemple, pensif, ce nouvel univers urbain. Une telle expansion est-elle révélatrice d'un véritable développement ? J'aurai l'occasion au cours de notre périple de m'étonner et de tout craindre de cette frénésie de constructions...

J'ai toujours en tête de retrouver Boutout, cet enfant de 14 ans que j'avais photographié au lendemain de sa nuit de torture, le 24 janvier 1956. Depuis la parution de cette photo en couverture du coffret du magnifique « Livre-objet » publié en 2010 par les Arènes, je tenais à



dire à l'homme que ce gamin était devenu, s'il se trouvait encore en vie, que son visage d'enfant avait ainsi parcouru toute la France et qu'il était devenu un symbole de la cruauté de la guerre, de son absurdité.

Je le recherche depuis des années. Je me suis appuyé sur des amis algériens vivant à Grenoble, mais, comme lui, originaires de la région d'El Milia.

Ils en concluait qu'il devait avoir migré à Constantine comme la plupart des habitants de cet endroit. Aucun des contacts fournis n'a abouti. Boutout est un nom de famille très répandu (deux pages dans l'annuaire téléphonique de Constantine) et je n'ai aucune idée du prénom. Aussi, suis-je bien décidé à profiter de ce voyage pour relancer l'offensive.

Avant notre départ, Notre amie Malika a eu la lumineuse idée d'avertir, de ma recherche, le directeur de l'hôtel. Elle lui a transmis la photo de ce Boutout et lui a demandé de me trouver un chauffeur de confiance qui me conduirait à Demna di Kouider, lieu de mon séjour militaire en 1955.

Allah est avec moi ! Il se trouve, en effet, que le patron et les propriétaires de cet hôtel sont originaires d'El Milia et, qui plus est, du douar M'Chatt dont fait partie Demna. Incroyable coïncidence ! A peine arrivé, le directeur m'annonce qu'ils pensent avoir retrouvé ce Boutout. Ils en sont même persuadés à 99 %. Il me met, par téléphone, en rapport avec un certain Ali Bessila, de la famille des Bessila dont certains ont été mes élèves. Le chauffeur qui m'est présenté, Cherouat Nouar, reconnaît parfaitement sur l'une des photos de ces bambins prises en 56 et que je viens d'étaler sur le comptoir de la réception, son cousin Cherouat Mostefa, que nous appelions le Casseur.

Le lendemain, départ pour El Milia et Demna, en compagnie de Daniel et d'Emmanuel Audrin. Ce dernier, cinéaste, rêve, depuis longtemps, de filmer le retour d'un appelé sur le lieu de sa guerre. Route fatigante de par sa folle circulation. De Djijeli, port spécialisé dans l'importation des voitures, d'énormes convoyeurs en montent où y redescendent. La chaussée serait pourtant parfaite, n'étaient les innombrables dos-d'ânes ralentisseurs. Je remarque cependant, par rapport à 2010, la rareté des contrôles policiers. Un lac immense, sur lequel il me semble distinguer au loin une école de voile, alimente une usine électrique récente. Bel exemple de l'avancée de ce pays dans le domaine de ses infrastructures.

Emotion de retrouver la splendeur des gorges de Grarem et le souvenir de nos angoisses quand nous passions en convoi dans ce lieu si propice aux embuscades des rebelles.



El Milia, dont j'ai perdu toute mémoire, aujourd'hui petite ville encombrée, désordre, poussiéreuse. J'y ai l'adresse d'un présumé jeune parent de Boutout ; il est absent.

A Demna que, par contre, je reconnais parfaitement, grande tristesse de tomber sur un désert démographique. La population dans son entier a fui la région lors des « Années Noires ». Réfugiée en ville, elle grossit démesurément El Milia et Constantine. Nouvelle tragédie pour cette région, après celle des regroupements imposés par l'armée française dès 57.

J'étais revenu en 77 puis en 78. En dépit des difficultés de toutes sortes consécutives à la guerre, les familles avaient réinvesti leurs mechtas, s'évertuaient à remettre leurs terres en culture et à reconstituer leurs troupeaux. Mes photos des gamins prises en 56 se révélèrent un formidable trait d'union. Je fus fêté dans l'enthousiasme. Certains hommes se reconnaissaient dans ces visages d'enfants ; on me donnait le nom des absents et des disparus ; je notais l'adresse de quelques émigrés en France. Boutout était de ceux-là. A mon deuxième passage, en 78, je le revis, mais rapidement et son attitude m'avait laissé penser qu'il ne désirait guère revivre cette tranche si douloureuse de son passé, peut-être même ressentie comme dégradante... Puis il s'évanouit à nouveau jusqu'au jour où les Arènes choisirent son visage comme couverture de leur publication sur la guerre d'Algérie.

Aujourd'hui, je reste désespéré devant ce vide. L'école, toute neuve en 56, témoignant à l'époque de la vitalité de son entourage, est fermée depuis l'an dernier, faute d'écoliers...



Nous trainons parmi les oliviers délaissés, les maisons vides, les ruines de ce qui fût jadis «mon école » et la petite épicerie de Smaïl. C'est accroupi au pied de ses murs qu'à la bien maigre chaleur du soleil d'hiver, je discutais si souvent avec le peu qui restait des hommes du douar (les autres s'étaient évaporés ; migrants ou maquisards). Toutes ces ruines résultent du bombardement subi par ce douar juste après son abandon imposé à ses habitants et leur regroupement je ne sais où. Mon école ? Elle n'a jamais été que le gourbi enfumé d'un kawaji réquisitionné. Dans celle toute neuve, que les dits fellaghas avaient soi-disant brûlée, s'étaient installés nos chefs.



Je compare les photos des paysages de jadis avec ceux d'aujourd'hui. J'essaie de retrouver l'emplacement des guitounes, des nids de mitrailleuse, du mirador. Je revis et je raconte : la mitrailleuse 12.7 au canon tordu par l'effondrement de terrain entraînant, au cours d'une nuit de garde et de grande pluie, l'effondrement de notre casemate, construite à flanc de coteau (sans doute à l'emplacement de cette photo...) ; l'alerte nocturne donnée par le cuistot à la vue d'une lumière... celle d'un ver luisant ; notre folle embuscade de nuit sur le territoire des chasseurs alpins ; la nuit des hurlements de Boutout ; la mort de ce berger et son cadavre étalé sur le tableau noir de ma petite école, dernière vision de ce lieu qui m'était devenu si cher.... Le 23 février 1956, je notais dans mon journal : « *Quel symbole... J'avais écrit durant deux mois sur*

ce tableau, tâchant de montrer à mes gamins qu'il y avait encore des Français qui les aimaient. Et nous leur laissions un cadavre... »



Triste, très triste spectacle que ce hameau abandonné, embroussaillé, meurtri, pourtant si chargé pour moi de souvenirs, ceux douloureux de la guerre, ceux ensoleillés du sourire de mes petits élèves, ceux tellement joyeux de nos retrouvailles en 77. Nous n'y rencontrerons aujourd'hui que trois ou quatre errants qui se demandent bien ce que nous faisons là. Disparus les Beghidja, les Yediou, les Bessila,

les Boutout... juste un morceau de la famille du chauffeur, les Cherouat, accrochés à leur colline, isolés.

Emmanuel' notre cinéaste, me semble filmer sans ardeur, déçu sans doute par cet accueil néantisé ! Je prends quelques malheureuses photos, sans âme...

De retour à Constantine, Ali Bessila, mon correspondant d'hier, m'attend à l'hôtel et me confirme l'existence de Boutout. Il sera là demain soir ! A nouveau les photos de 56 circulent. A l'évocation du nom de Melaha Khelfa, sur la photo couleur de la mignonne frimousse de ce gamin de 8 ans en chéchia rouge, Ali sursaute : « Mais je le connais ! Il habite à côté de chez moi ». Appel immédiat par portable et rendez-vous pris pour le lendemain ; il accompagnera Boutout.

Grosse déception ce lendemain soir. Boutout n'a pu venir, retenu par une obligation familiale. On me le décrit diminué, perte de mémoire et déséquilibre suite à un accident professionnel en France. Il sera là demain matin, promis, juste avant notre départ. Ce soir, cependant, sont là deux de mes anciens élèves : Melaha qui se reconnaît parfaitement sur sa photo couleur ; avec ses 66 ans, il est, aujourd'hui, particulièrement méconnaissable ; un Bessila Ammar qui ne se retrouve pas parmi les photos (pourtant, il faisait bien partie de ces enfants, j'ai pu le vérifier plus tard, sur les listes que j'ai conservées) ; il nous indique son cousin Smaïl, décédé. Il nous dit, également, se souvenir du soldat instituteur et barbu que j'étais ; j'en doute un peu... Nous dînerons ensemble au restaurant de l'hôtel, invités par Ali, directeur de la société propriétaire.

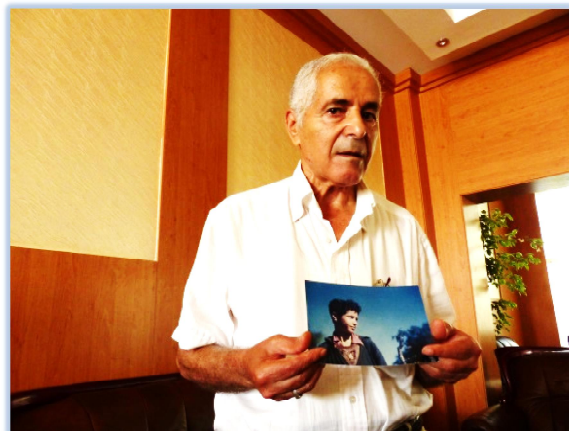


Amar Bessila et Melaha Khelfa tenant sa
photo de 1956

5 septembre- 7h45 - Le groupe est déjà rassemblé prêt au départ, retardé pour la circonstance.

Entouré et soutenu par un jeune et Ali, un vieux monsieur à la silhouette élancée, distingué, au visage régulier, pâle, avance à petits pas, visiblement effarouché.

Voici donc Boutout !



On l'assoit. A la vue de la fameuse photo, Il commence par nous dire qu'il s'agit de son frère. Son entourage le persuade que c'est impossible. Malika et d'autres femmes, sans doute plus physionomistes que les hommes, nous certifient qu'il y a correspondance de visage entre ce vieux monsieur et cette photo de l'enfant au regard nostalgique et lointain.

Emmanuel s'entretient avec lui, mais perd ses moyens de cinéaste ; il ne filme pas, photographie simplement, comme moi. D'autres du groupe viennent le saluer. D'abord éberlué, il se détend peu à peu, se réchauffe et se met à parler d'une voix presque éteinte. Il raconte son aventure de petit prisonnier, sa nuit d'interrogatoire à l'électricité, la façon dont on l'enfermait le soir dans la remorque d'une jeep, carcan aux pieds. A cet instant, je suis

certain qu'il s'agit bien du Boutout que j'ai connu et tant recherché, car il précise exactement ce que j'ai décrit dans mon journal de bord dont il n'a pu, à l'évidence, avoir connaissance. Il a passé sa vie professionnelle en France, dans le bâtiment. Il nous apprend qu'il a été victime, le 25 juillet 1995, de l'attentat du RER B à la station St. Michel. Il en reste diminué, marqué de graves séquelles : perte d'équilibre et de mémoire.

Hélas, le départ presse et nous interdit de prolonger l'entretien. Grande frustration pour moi ! Echange d'adresses et, pour ma part, promesse de retour. Nous nous embrassons.

Le lendemain, à Sétif, je déniche dans une librairie le « Livre-Objet » édité par les Arènes. Je n'en reviens pas et je m'empresse de le faire expédier à ce Boutout dont je connais maintenant le prénom, Saïd, dit Abderrahmane.

Quelqu'un a cette réflexion « Qu'attends-tu donc de ces retrouvailles ? Ne penses-tu pas, qu'eux s'en foutent ? »

En effet, pourquoi ce désir et cet effort acharné de retrouver ce Boutout ainsi que mes anciens petits élèves ? Pour moi, quoi de plus normal que de revivre une époque qui m'a marqué à ce point ! Comment se désintéresser de ces enfants qui ont été les rares rayons de soleil de ma grisaille militaire, qui furent pour moi le trait d'union avec une population que notre statut de soldat soi-disant « pacificateur » interdisait d'aborder (comment nos chefs ont-ils pu nous faire vivre une telle contradiction ?) ; ces enfants qui m'ont appris la situation de leur pays, leur propre vie de petits paysans, de petits pauvres, me renvoyant à nouveau, comme à Madagascar, aux tares de la colonisation. Comment ne pas désirer savoir ce qu'ils étaient devenus.

Quant à Boutout, dont le calvaire fut à l'origine de ma définitive révolte face à des officiers français qui torturaient, ce gosse devenu le symbole de l'horreur de la guerre et de son absurdité dans son inutilité, comment m'en serais-je désintéressé ? N'est-il pas un élément singulier de ma mémoire et, au-delà de mon affectivité propre (de mon univers personnel) n'est-il pas un élément majeur du devoir de mémoire ? Le visage de cet enfant martyrisé et, par la publication de sa photo, révélé à notre pays et au sien, n'est-t-il pas, à lui tout seul, un mémorial ?

Du côté algérien ? Je n'ai également aucun doute. Peut-être s'étonnent-ils d'abord, puis ils s'en trouvent vite gratifiés ! On s'intéresse à eux. Ils comprennent ; ils vivent concrètement notre désir, notre volonté de renouer et d'établir de véritables et fortes relations humaines, fondées sur la reconnaissance de notre histoire commune. Ce type de relations, cette forme de retour à des sources douloureuses, souvent ambiguës, me semblent un dépassement de soi solide et sûr pour la construction de la paix.

Stanislas Hutin